NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

117 N° 4 1995

Jésus. À propos d'un livre récent

Philippe DESCHUYTENEER (s.j.)

p. 580 - 589

https://www.nrt.be/it/articoli/jesus-a-propos-d-un-livre-recent-117

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Jésus

À PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT *

La biographie *Jésus,* de Jacques Duquesne (J.D.), a connu un gros succès de librairie et l'auteur peut en être félicité. Elle a aussi suscité des réactions de tous ordres. Les louanges ont rarement été simplistes. Les critiques, allant parfois jusqu'à l'indignation, ont manqué plus d'une fois de nuances, voire d'objectivité. J.D. proteste avec raison quand il se voit attribuer des propos qui ne sont pas les siens. L'auteur, historien-journaliste, s'est documenté largement dans les études parues sur les évangiles. On lui a reproché de s'abriter derrière des spécialistes — ou de ne pas les avoir tous fréquentés. S'il avait voulu le faire, son livre aurait été trop chargé pour le large public souhaité. On peut regretter qu'il n'ait pas rencontré certains ouvrages majeurs. Mais n'est-ce pas le cas de beaucoup d'entre nous? Pour un lecteur catholique, il est parfois gênant que des «spécialistes» consultés soient sujets à caution. Ce qui n'est pas toujours signalé. Mais l'intention du livre était bien d'ouvrir un large éventail sur les opinions tenues face à Jésus.

Peut-être y avait-il là une ambigüité de départ: il n'y a pas de préface où soit tracée la perspective choisie. On connaît J.D. comme un écrivain catholique engagé. On suppose qu'il va écrire le livre de sa foi. Mais dans un article, signé par lui dans *Le Figaro* du 29 janvier 1994, il avertit explicitement:

> Ce livre n'est pas — j'insiste — une profession de foi. J'ai passé la plus grande partie de ma vie de journaliste dans des médias non confessionnels. Par respect pour les lecteurs ou auditeurs — qui peuvent être incroyants, croyants, d'appartenances religieuses multiples — je me suis toujours efforcé de ne pas mettre en avant mes propres convictions ou opinions, mais de présenter, aussi honnêtement que possible, les différents aspects d'une question, toutes les pièces du dossier.

Beaucoup de ceux qui ont été choqués n'ont pas saisi le mode d'approche choisi par l'auteur. D'autant que J.D. écrit de façon allègre, enjouée, parfois même amusée. Mais l'humour n'est pas

---

* J. DUQUESNE, *Jésus,* Paris, Desclée de Brouwer/Flammarion, 1994, 22x14,

toujours perçu de la même façon et plusieurs y ont vu un discours gouailleur. J.D. a expliqué: «Je voudrais surtout dire que j'ai écrit ce livre dans la joie. La joie de découvrir un Jésus beaucoup plus enthousiasmant, beaucoup plus attachant, beaucoup plus joyeux justement que celui qu'on nous a souvent présenté.» Plusieurs lecteurs ont été ébranlés par le commentaire de certains chapitres: leur foi se formulait avec une naïveté battue en brèche par l'exégèse moderne. La pensée catholique mûrie a réussi à assimiler ce modernisme, mais cela ne s'est pas toujours reflété dans les mentalités. Ni dans la prédication, plus soucieuse de piété immédiate ou de morale exigeante.

Pour justifier sa démarche, J.D. use d'une image exacte:

> (L'historien doit agir) un peu comme les spécialistes dépouillant les tableaux des maîtres de la crasse qu'y ont déposée les siècles. Il faut éviter, comme eux, de le faire avec des produits trop agressifs, qui attaqueraient le tableau lui-même, qui n'en laisseraient pas subsister l'essentiel.

J.D. souhaitait donc être prudent. Y a-t-il totalement réussi? Sans doute faudra-t-il marquer des réserves importantes sur quelques points où la bonne foi — dans tous les sens du mot — de l'auteur s'est laissé surprendre.

De la même façon, plus d'un lecteur a pris le change, emporté par une lecture trop rapide ou par le style alerte de l'auteur. Car il s'y entend à faire revivre une scène croquée sur le vif, à évoquer l'atmosphère d'une fête ou d'une montée à Jérusalem. Il restitue le climat palestinien et les courants qui le composent: ceux des Pharisiens, des Sadducéens, des Zélotes ou des Esséniens. Les portraits d'Hérode ou de Pilate sont tracés à partir de détails précis et souvent ignorés. Mais il n'est pas facile de transformer les témoignages des évangiles en reportages. Les évangélistes ne sont pas des journalistes d'aujourd'hui.

Les récits de l'enfance posent à cet égard bien des questions à l'exégèse. Il y a longtemps que de bons commentaires autorisés ont noté que certains passages étaient influencés par l'esprit et le style des *midrashim* juifs. J.D. les appelle, d'un mot plus moderne, qu'il hésite à employer, des théologoumènes:

> un récit imagé destiné à faire comprendre une vérité de foi. Sa vérité est de l'ordre du symbole et non plus de l'histoire. Les historiens ne peuvent le suivre sur ce terrain. En fait, ils ne peuvent rien conclure.

Une discussion sur ces points et sur la présentation qu'en fait J.D. entraînerait dans des développements disproportionnés. Une

conclusion de l'écrivain anglais C.H. Dodd est citée fort à propos: «Bien malin qui peut tracer la frontière exacte entre le fait et le symbole». J.D. continue: «Ne faisons donc pas les malins. Attardons-nous plutôt sur le symbole.» Mais a-t-il conservé toute la réserve à laquelle il prétend et ne jette-t-il pas trop d'ombre sur l'événement, même s'il estime laisser les questions ouvertes?

Trois points surtout ont créé un malaise chez les lecteurs, théologiens ou non. Il vaut la peine de les aborder.

1. *Les miracles*

Certains ont gardé l'impression que la réalité des miracles rapportés dans les évangiles était évacuée de l'analyse de J.D. Ont-ils bien lu le livre? Il constate qu'une partie de nos contemporains répugnent au miracle, qui serait plutôt «un obstacle à la foi qu'une invitation à croire». Mais il fait ensuite une présentation fort exacte du miracle et en revendique la possibilité. Jésus, précise-t-il avec raison, n'a pas voulu se donner le prestige d'un magicien: «les miracles racontés par les évangiles sont seulement des gestes de compassion que Jésus se laisse arracher, l'espace d'un instant». L'observation serait précieuse, mais le «seulement» est sujet à caution.

Il est vrai que, dans certains récits, bien des exégètes ont cru nécessaire de «discerner ce qui s'est vraiment passé et ce que cela signifie». Il convient de distinguer le fait qui est à l'origine du récit, le mode de narration influencé par la tradition biblique, le symbolisme qu'y introduit le narrateur et l'interprétation qu'il en tire. À condition de ne pas nier que, dans la plupart des cas, il y eut bien à l'origine un événement réel. Certaines écoles voudraient que les miracles soient, au départ, des paraboles transformées en récits historiques. J.D. le signale mais ne prend pas leur parti. Il donne cependant l'impression que le sens du geste a seul de l'importance et qu'il est donc loisible d'en suspecter la réalité historique, négligeable. «Nous sommes donc dans l'ordre du symbole», écrit-il à propos de la marche sur les eaux. Ce qui ne signifie pas que l'on soit sorti de l'ordre du réel, mais certains se sentiront invités à tirer cette conclusion.

Croire au miracle ne suppose pas que l'on soit capable de doser exactement la mesure dans laquelle il échappe au cours ordinaire des choses. Cela vaut aussi pour un des passages les plus controversés du livre: la résurrection de Lazare.

Impossible de dire dans quel degré de «mort clinique» se trouvait l'ami de Jésus. Mais deux réflexions doivent être faites. L'âme

de Lazare n'avait pas accédé à la vision de Dieu dans la maison du Père: on ne franchit pas deux fois ce seuil. Ensuite, Lazare était dans un état normalement irréversible dont l'avait rappelé la seule parole de Jésus, maître de la vie. Tout le reste est spéculation hasardée. Mais ces affirmations ne sont pas contredites par le développement de J.D.

Une autre critique cependant, plus nuancée, est à adresser à l'historien. Il écrit fort justement: «Des miracles, Jésus en fera, mais toujours avec réticence. Il n'est pas venu pour cela.» Mais il ajoute:

> Il ne veut, lui, rien prouver par des miracles, même s'il en est tenté à plusieurs reprises et si tout son entourage y voit des signes et des preuves... Dans le contexte où il vit, si Jésus avait ainsi voulu prouver quoi que ce soit, il n'y fût point parvenu.

L'expression est malheureuse. Le théologien peut relever, comme les évangélistes, que le miracle ne force pas la liberté. C'est un signe adressé à la foi dans la foi et non une preuve logiquement contraignante. Mais l'historien ne doit-il pas constater que les disciples croient en Jésus après avoir vu ses interventions? Jésus accomplit ses miracles non seulement par compassion mais en soulignant qu'ils authentifient son message et ses revendications, comme dans l'épisode du paralytique. S'ils ne sont pas des preuves, ils sont des garanties. Selon l'optique qu'il a choisie, J.D. résume le débat: «On ne peut pas conclure d'emblée que ces récits sont légendaires et encore moins les laisser de côté, comme s'ils n'avaient guère de sens.»

2. La Vierge Marie

Les réticences de l'historien sur la virginité de Marie sont le sujet sur lequel il heurtera immédiatement beaucoup de lecteurs. J.D. hésite devant la conception virginale de Jésus. Il s'interroge ensuite sur d'autres maternités qui auraient donné naissance aux «frères et soeurs de Jésus». Certaines contradictions le frappent. La narration par Luc de l'Annonciation et les éclaircissements apportés à Joseph chez Matthieu ne semblent laisser aucun doute sur la réalité exceptionnelle de l'attente d'un enfant par Marie. Pourtant, la généalogie établie par Matthieu — qui ne coïncide pas avec celle de Luc — pose un problème: Jésus est-il encore descendant de David selon la chair si Joseph n'est pas son père charnel? À plus d'une reprise, les propos rapportés dans les évangiles nomment Jésus le fils de Joseph. Sur d'autres points, J.D. néglige les commentaires de Paul. À ses yeux, l'Apôtre fait de la

théologie et non de l'histoire. Mais, ici, il relève que Paul affirme: «Dieu envoya son Fils, né d'une femme», et qu'il ne semble jamais avoir entendu parler d'une naissance miraculeuse.

Il est difficile d'entrer ici dans le problème des généalogies. Leur souci s'inspire d'autres règles que celles pratiquées aujourd'hui. On peut discuter longtemps sur la portée des mots «frères et soeurs» dans le langage de l'époque. Mais l'argument *«ex silentio»* est toujours délicat et l'appellation «fils de Joseph» ne se conformait-elle pas tout simplement à l'insertion familiale de Jésus?

En fait, l'analyse de J.D. sort du sentier qu'il s'est tracé. Est-ce encore l'historien qui cite le commentaire de C.H. Dodd: «Rien ne s'oppose à ce que le Fils de Dieu soit aussi celui de Joseph. La croyance en la conception virginale n'est pas essentielle au Christianisme.» J.D. ajoute:

> Les auteurs de ces évangiles n'ont pas voulu tricher avec la vérité. Ce qui ne signifie pas que ce soit la vérité. Les historiens ne peuvent les suivre sur ce terrain. Ils ne peuvent en fait rien conclure. Mais les croyants qui le souhaitent peuvent penser comme Gabriel que rien n'est impossible à Dieu.

Le ton est un peu léger et il ne suffit pas de terminer le chapitre en écrivant:

> Si l'on considère la conception virginale comme un théologoumène, son sens n'est pas moins important. Il montre que Jésus doit son apparition, comme Adam, le premier homme, à l'intervention directe de Dieu, qu'il est don de Dieu et ouvre une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité.

J.D. s'en tient donc à une première observation:

> En dehors des quelques phrases signées Matthieu et Luc, il n'est fait aucune mention claire de la conception virginale de Jésus dans les textes du Nouveau Testament, le livre fondateur du christianisme.

Cette formule, jetée en passant, est plus lourde de conséquences que ne le croit J.D.: *Le livre fondateur du christianisme, le Nouveau Testament.*

Quand nous analyserons le chapitre de la Rédemption, il faudra préciser que le Nouveau Testament est plus large que les évangiles, auxquels J.D. attache surtout son attention. Ici, nous retiendrons que l'expression prête à erreur. Nous ne sommes pas les «gens du Livre», comme nous appelle le Coran. Nous sommes les gens de Jésus. Notre foi repose sur son témoignage à lui, le témoin fidèle. Ses proches ont fait «l'expérience de Jésus» et ont fondé sur cette expérience une tradition vécue. Une partie essentielle mais non pas exhaustive (cf. la finale de l'évangile de Jean)

en a été plus ou moins rapidement mise par écrit. J.D. résume fort bien l'histoire des sources littéraires qui nous renseignent sur Jésus. Laissons de côté — provisoirement — le caractère inspiré du Nouveau Testament. Retenons que c'est la tradition vécue qui porte les évangiles et non pas l'inverse.

Or, dès le début, la tradition honore la virginité de Marie. Cela apparaît dès les premiers textes de la patristique, chez Ignace d'Antioche ou Irénée. Le «Symbole des Apôtres», dans toutes ses variantes, professe que le Fils unique de Dieu est né de la Vierge Marie. Depuis lors, les prières du peuple chrétien et sa liturgie officielle ont continué à célébrer «la Vierge Marie».

Cette longue vénération est chemin de révélation pour le croyant, elle l'emporte sur les silences ou les ambivalences des écrits. Au cours des siècles, le culte marial débordera parfois, comme un fleuve qui charrie des éléments étrangers à ses eaux. Une piété inspirée d'un imaginaire sentimental plus d'une fois dévié a conduit à des exagérations. On comprend les protestations peinées de France Quéré citées par J.D. L'éloge de la virginité semble jeter la suspicion ou l'opprobre sur la féminité maternelle ordinaire. Mais ces formes hyperboliques et postérieures de dévotion n'enlèvent rien à la clarté originelle de la source. (N.B. Ces remarques ne sont intelligibles et acceptables qu'à l'intérieur de la foi et dans la lumière de la déconcertante révélation de Dieu. Celle-ci déconcerte tant par son contenu que par sa forme.)

J.D. relève chez ceux qui interprètent, hors de la foi, la dévotion mariale, bon nombre d'hypothèses, de solutions ou de rejets. C'est faire preuve d'honnêteté intellectuelle. Mais ne sort-il pas de son rôle quand il jette le soupçon sur une parthénogénèse? Il le fait avec une teinte d'humour qui peut être une forme de pudeur, mais qui peut aussi être comprise comme un persiflage. On a souvent entendu l'objection: «Je ne vois pas pourquoi il fallait que Jésus naquît d'une Vierge.» Bien sûr qu'il n'y avait là aucune nécessité rationnelle péremptoire. Mais Dieu restait libre! Dieu est peut-être le seul à qui certains esprits refusent d'user de libres initiatives et dont ils n'acceptent que les options mesurées d'abord à l'aune de leur propre perspicacité. En deçà des hyperboles ou des préjugés, la vraie piété mariale se met à l'écoute des libres initiatives divines. Elle préfère vénérer Marie, *hortus conclusus:* jardin fermé sur son secret.

3. La rédemption

Voilà sans doute le propos de J.D. qui heurte ou contredit davantage la tradition et le dogme. Il faut être clair sur ce point.

Passons ici sur la façon dont est écartée une notion du péché originel présentée par une certaine théologie. C'est une question épineuse et douloureuse, mais elle n'est qu'effleurée. J.D. se risque à une formulation qui reprend des thèmes bibliques et qui ne manque pas de justesse. Il n'a pas tort quand il s'insurge avec véhémence contre une présentation de Dieu que l'on trouve parfois dans la prédication. On pourrait remarquer qu'à ce moment-là, l'auteur ne fait plus l'histoire de Jésus mais la critique d'un courant théologique. Soit. Il faut lui donner raison quand il refuse l'image d'un Dieu «furieux et bon tout à la fois», qui décide de sacrifier son propre fils pour pouvoir se réconcilier l'humanité, comme si le sacrifice du Fils se fût imposé pour apaiser le colère du Père. Mais a-t-il encore raison quand il écrit:

> À aucun moment Jésus n'a présenté l'expiation des péchés comme condition à l'entrée dans le Royaume ... À aucun moment, Jésus n'a présenté Dieu comme un comptable qui inscrirait sur un grand registre ou dans la mémoire d'un super-ordinateur les fautes de chacun considérées comme autant de dettes envers lui (p.187).

Il est vrai que l'imagerie du *Dies irae* doit être épurée. Mais le texte exact du *Pater* demande: «Remets-nous nos dettes... et voici que nous aussi nous avons remis nos dettes à ceux qui nous doivent». Jésus a inventé des paraboles où nous sommes présentés comme des débiteurs insolvables et à qui il a été beaucoup remis.

J.D. écrit encore:

> À aucun moment, Jésus n'explique qu'il devait mourir pour racheter les péchés des hommes... Cela signifierait que le Père de l'Enfant prodigue désire la mort d'un fils innocent ou s'y résigne en vertu de je ne sais quelle règle ou fatalité.

Jésus aurait simplement accepté le risque d'être soumis à leur vindicte pour sauver son message:

> Voilà le sens de sa mission: il n'est pas venu pour s'offrir en sacrifice, mais afin de dire qui est Dieu en vérité. Il est venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité... Il ne cherchera pas à sauver sa tête; il tentera d'aller jusqu'au bout de sa mission.

Peut-on réduire le mystère de la Croix à la machination d'une clique politico-religieuse? Appartient-il à un historien de fabriquer les intentions de celui qu'il rencontre dans l'histoire? Qui peut sonder les intentions d'un homme? Y arrive-t-il lui-même? Mais qui peut sonder les intentions de Dieu? «Nul ne les connaît, sinon l'Esprit de Dieu.»

Devant le mystère de Dieu, il n'est pas en notre pouvoir de substituer nos explications à celles qu'il a lui-même données. Car Dieu s'est expliqué sur son oeuvre. Mais nous sortons ici d'une

enquête journalistique sur les seuls évangiles. Nous ne refusons rien de sa perspicacité ni de ses apports, mais nous replaçons ses découvertes dans une autre lumière qui lui reste étrangère. Les évangiles seuls ne nous font pas accéder à la vérité sur Jésus; ils font partie d'un ensemble et tous les livres de la Nouvelle Alliance s'éclairent mutuellement. De plus, les commentaires de Paul, Pierre et Jean ne sont pas simplement des réflexions humaines, liées à la formation, au caractère ou à l'autorité de leurs auteurs. Leurs lettres sont des textes inspirés à travers lesquels Dieu se révèle. L'histoire nous aide à mieux comprendre les formes de leur pensée ou de leur langage; elle est incompétente pour juger la portée ou l'authenticité des affirmations profondes à travers lesquelles parle l'Esprit. Saint Paul est formel: «Le Christ m'a envoyé pour annoncer l'Évangile, afin que le Croix du Christ ne soit pas vidée de son contenu».

Certaines formules scripturaires choquent, même en tenant compte des traditions liturgiques de la première Alliance: «Nous avons été justifiés dans son sang». Ces affirmations doivent-elles être prises au sérieux? Une certaine piété doloriste ou sentimentale peut s'en trouver stimulée. La dévotion raisonnée,elle, s'insurge ou s'affole: le visage de Dieu n'est-il pas défiguré, comme l'écrit J.D.?

Mais ne sort-on pas alors du domaine de l'histoire? C'est toute la théologie de l'Incarnation et de la Rédemption qu'il faudrait rappeler, avec son cheminement et ses tâtonnements. Elle est évoquée dans l'Épître aux Hébreux: «celui qui était chargé de conduire les hommes à la gloire devait devenir, dans le service de Dieu, un grand prêtre miséricordieux et fidèle qui expiât les péchés du peuple. Le Christ n'a pas besoin d'offrir chaque jour des sacrifices pour les péchés du peuple. Cela, il l'a fait une fois pour toutes, en s'offrant lui-même. C'est au prix de son propre sang qu'il nous a rachetés pour l'éternité» *(He* passim). Ces citations et bien d'autres sont sans doute familières aux théologiens. Mais sont-elles tellement citées dans la prédication?

J.D. a raison d'observer que ce n'est pas la matérialité du sang ni le poids de la souffrance qui nous ont «rachetés» (image qu'il faudrait expliquer). L'humble obéissance du Christ a été le modèle mais plus encore la cause de «l'Alliance nouvelle en mon sang répandu pour la rémission des péchés». C'est ainsi que Matthieu entend les paroles du Christ à la dernière Cène. J.D. a-t-il le droit, comme historien, de les comparer avec celles de Luc et d'expliquer que «pour la rémission des péchés» est ajouté par Matthieu «toujours soucieux de moraliser»? Comme s'il était question ici de morale!

J.D. fait revivre le contexte et le déroulement de la Passion avec sobriété et réalisme. Dans le domaine qu'il revendique, il a composé un récit émouvant. Pourquoi a-t il voulu, quoi qu'il en dise, y ajouter un discours sur Dieu, une protestation théologique qui rejette l'interprétation chrétienne de la Passion? Comme historien, il sait qu'un écrit ne se comprend que dans le courant de pensée et dans la tradition littéraire où il voit le jour. Il applique cette méthode pour parcourir la vie publique de Jésus et en appelle aux textes contemporains. Mais il ignore la préparation biblique sur laquelle Jésus appuie l'explication de sa Passion, sur la route d'Emmaüs. Il néglige ou conteste les commentaires des épîtres. Sur quoi un historien peut-il s'appuyer pour estimer, en fait, que des témoins comme Pierre et Jean ont ajouté des intentions de leur cru et faussé la démarche de Dieu et de son Christ?

Une donnée constitutive du christianisme est ainsi évacuée ou refusée: Jésus n'est pas seulement venu apporter un message de vérité; il a apporté un salut. Pour pouvoir remplir ce rôle, il a choisi un moyen onéreux pour lui. Ce que signifie le mot même de «rédemption». Pierre affirme: «Vous avez été délivrés par la rançon d'un sang précieux». De même, Jean: «Le sang du Christ nous purifie de tout péché.» Il y a là des affirmations qui échappent à nos interprétations personnelles. Il ne s'agit pas d'entamer une controverse avec J.D. au nom de la science supérieure revendiquée par un théologien. Nous avons à entrer dans le plan divin et ne pas le ramener à nos cadres de pensée.

Si je puis me permettre une réflexion personnelle, j'ajouterai ceci: le livre de J.D. m'a aidé. Il m'a poussé à prier et à essayer de rendre gloire à Dieu. J.D. a le mérite de s'être attaché à la biographie historique d'un personnage qui est entré dans l'histoire et lui appartient. Son livre a rendu accessibles à un plus grand nombre des études qui leur seraient restées étrangères. Je remercie sincèrement l'auteur pour le long travail auquel il s'est livré.

Puis-je dire, avec la même sincérité et la même humilité, mes regrets et mes inquiétudes? Malgré lui, J.D. a été entraîné hors des sentiers qu'il s'était tracés. Il en a fait l'expérience: Jésus dépasse l'histoire. Il n'est pas question de chicaner sur des détails sans trop d'importance ou de se scandaliser pour tel propos amusé. Mais il faut associer les textes à la vie de foi qui les portait et les expliquait. La critique de l'historien peut éclairer les représentations que l'expérience chrétienne s'est données. Mais elle ne peut imposer à la foi les significations qu'elle a décelées. Le livre de J.D. met en cause — de manière directe ou indirecte — certains points essentiels de cette foi, de sa transmission ou de son

contenu. Tous les lecteurs seront-ils capables d'apprécier avec gratitude l'ouverture de cette biographie et de lui résister sans agressivité quand elle taille dans le tissu de la Révélation?

Il s'agit de rester en éveil pour aborder ce que Paul appelle «le mystère de Dieu, le Christ».

B-1040 Bruxelles
Bd Saint-Michel. 24

Philippe DESCHUYTENEER, S.J.